

# Clegg

# Johnny

Des millions de vieux ordinateurs et des montagnes d'autres déchets électroniques sont chaque année mis au rebut dans les pays en développement. Et les pays développés leur envoient d'autres qui, pour la plupart, finissent dans des décharges où ils menacent d'empoisonner les sols et les eaux souterraines avec du plomb et d'autres métaux lourds, un des problèmes écologiques les plus pressants et les plus difficiles à résoudre de la planète.

Mais en Afrique du Sud, un homme d'affaires que rien ne semblait destiner à jouer un tel rôle a commencé à endiguer la vague toxique : Johnny Clegg, la star du rock bien connue. Celui que l'on surnomme « le Zoulou blanc » en raison aussi bien des sonorités africaines de sa musique que de son remarquable mépris des barrières raciales à l'époque de l'apartheid, a en effet monté une société pour recycler les déchets et, par la même occasion, créer des milliers d'emplois. « C'est la première fois que je fais quelque chose qui a un rapport direct avec le bien-être de la planète », raconte-t-il, « c'est génial ».

Né à Rochdale, dans le Nord-Ouest de l'Angleterre, en 1953, Johnny Clegg arrive au Zimbabwe, dont sa mère est originaire, à l'âge de deux ans. Un des souvenirs qu'il garde de son enfance dans ce pays est celui d'un échantillon de la faune sauvage qu'un jeune bouvier lui a fait voir quand il avait aux alentours de cinq ans. « Il a pointé le doigt dans une direction. A l'endroit qu'il indiquait, il y avait un troupeau d'antilopes qui se tenait là, immobile. J'ai été complètement ébahi. C'était comme de la magie ».

Environ deux ans après cet épisode, sa mère, une chanteuse de jazz, épouse un journaliste sud-africain et la famille part vivre en Afrique du Sud. A 14 ans, il s'initie à la guitare et se lie d'amitié avec Charlie Mzila, un musicien de rue qui survit en faisant des ménages et qui joue d'une version africanisée de cet instrument. Il apprend auprès de Mzila les rudiments de la musique et de la danse traditionnelle zouloues. Les deux amis se produisent dans des foyers de travailleurs immigrés et des débits de boissons clandestins, ce qui vaut à Clegg d'être arrêté à plusieurs reprises pour avoir contrevenu aux lois raciales de l'époque.

« Quand je me trouvais devant une clôture – et l'apartheid en était une – je cherchais systématiquement les brèches par lesquelles je pourrais passer », se rappelle-t-il aujourd'hui.

« Je me suis fait arrêter et je me suis attiré des ennuis, mais j'ai pu aller partout où je voulais ».

C'est alors que Siphon Mchunu, un travailleur immigré qui exerce le métier de jardinier et qui est, lui aussi, musicien de rue, entend parler de Clegg et vient le voir. Les deux jeunes garçons s'associent, ce qui leur attire de fréquentes tracasseries administratives et injures raciales, et finissent par former un groupe nommé Juluka (ce qui, en zoulou, veut dire « sueur »), en infraction directe à la législation sur la ségrégation culturelle mise en place par le régime.

Leur musique, qui réunit des paroles en anglais, des mélodies occidentales et des structures musicales zouloues, est d'abord censurée et interdite, mais le duo n'en fait pas moins des tournées dans le pays, faisant de plus en plus d'adeptes et produisant une succession de hits. Quand, en 1985, Mchunu le quitte pour retourner à sa ferme natale, Clegg forme un autre groupe cross-over, Savuka, qui, avec son mélange de musique africaine, de musique folklorique celtique et de rock, obtient rapidement du succès sur la scène internationale.

La nouvelle orientation que Clegg a imprimée à sa carrière a pris naissance le jour où il a décidé de remplacer son PC et s'est demandé où celui-ci allait finir sa vie. Lorsqu'il a appris que l'appareil serait mis en décharge, il a mis sur pied une entreprise de recyclage de déchets qu'il a appelée « African Sky », d'après un de ses tubes.

Dans sa première usine, qu'il a établie à Johannesburg, les ouvriers ne mettent pas plus de six minutes à démanteler un ordinateur et en extraire les parties recyclables. Seul 1 % des déchets doit être jeté. Il prévoit maintenant de construire près de la ville du Cap une installation ultramoderne coûtant 10 millions de dollars et pouvant fournir du travail à 17 000 personnes pour traiter des déchets électroniques en provenance de l'Europe et des Etats-Unis.

« Les composants électroniques sont remplis de substances toxiques et la plupart des rebuts électroniques finissent dans des décharges, les asphyxiant à mesure que ces poisons s'infiltrent dans leur sol », remarque-t-il, « mais désormais, il ne sera plus nécessaire d'y jeter les vieux ordinateurs ».

© AFP/Gallo Images

